

Variable avec éclaircies

par Claire Sénamaud*

C'EST LE SOIR, il est tard. Penché sur sa table de travail, voici un homme qui n'est pas sorti de son bureau, qui a gratté dix douze heures ou plus, qui a pris des notes dans sa bibliothèque, qui a rédigé à la hâte une chronique, qui a horreur des intrusions du dehors dans son espace de labeur, qui tolère mal les visites, qui proteste quand il faut passer à table (« *Manger, il faut toujours manger !* » crie-t-il dans son journal inédit, parce que, justement, il venait d'avoir une idée, une phrase amorcée), un homme qui ne fait pas trois pas dans le parc quand il est au Breuilh – et qui ne manquerait jamais de noter le temps qu'il a fait, le soir quand il ouvre son *Journal* !

Comment, quand on a une vie *intérieure* si riche, peut-on s'intéresser au passage des nuages dans un ciel qu'on ne prend pas le temps de contempler ? Et pourtant, Margerit ne rate pas une ouverture météorologique. Préférait-il de légers cirrus à de gros cumulus, rêvait-il mieux dans la bruine, l'orage le perturbait-il vraiment dans son travail créatif, les longues journées de pluie le mettaient-elles dans des états mélancoliques, le grand soleil le désespérait-il ? Aurait-il partagé l'opinion d'un Woody Allen qui dit refermer les volets quand il les ouvre sur ce que l'opinion commune appelle un grand beau temps ? Je ne le sais toujours pas... Margerit avait-il lu Paul Valéry :

Un vrai journal serait météorologique, avec les selles de chaque jour – et devrait être sans intérêt¹.

Comment comprendre cette constance à débiter son travail de diariste par des considérations sur la couleur du ciel ? Que viennent-elles donc faire, sous leur forme d'incipit quotidien ? Quel *intérêt* à noter le changeant,

* Claire Sénamaud est animatrice de l'atelier d'écriture Robert Margerit.

1. *Cahiers XXII*, 1939, p. 389. C'est Daniel Oster qui le cite dans *Rangements*, p. 145.

l'éphémère, le variable – le plus contingent, quand on est préoccupé toute la journée par l'écriture, par ce besoin irréprouvable d'écrire qui vous met justement *hors du temps* ?

Parfois – trop rarement pour nous éclairer – Margerit fait retour sur ces brèves notes :

Par quelle étrangeté notre époque, si matérialiste et de plus en plus mathématique, conserve-t-elle ces expressions irréalistes, d'une pure poésie : le soleil se lève, le soleil se couche ? Probablement parce qu'on les emploie sans y prêter attention².

Ce sont chaque fois de brèves notations, des formes elliptiques neutres, sans affects, pas d'effets de style, à peine une allusion à la couleur du ciel ou à l'odeur de la pluie, immédiatement suivies de l'état d'avancement du travail... Ne pouvons-nous les lire comme pure poésie ?

Dimanche 5 septembre. *Très beau temps chaud, rafraîchi par une brise capricieuse virant du nord à l'est. Une page de plus ce matin.*

Samedi 11 septembre. *Pluvieux. Averses et éclaircies. Terminé le 1^{er} chapitre des Mém.*

Dimanche. *Pluie toute la matinée. Beau l'après-midi. Écrit deux pages...*

À peine si les manifestations orageuses sont suivies d'une note sur leurs conséquences physiologiques (tachycardie, lassitude, etc.). C'est sec comme le bulletin météo abrégé pour la dernière page du quotidien, celle qu'on parcourt d'un œil distrait en buvant le café du matin. Serait-ce l'actualisation du « *Il était une fois* » ? Serait-ce une manière de se remettre dans le *Temps* – celui qui passe, et aussi dans l'*Espace*, – celui de la page blanche, une façon invocatoire de se mettre en écriture ? On se refuse à croire que ces incipits répétitifs ne seraient qu'écrire pour ne rien dire, comme on parle pour ne rien dire le matin en achetant le pain ou en saluant les

2. Note dans son *Journal intime* du 1^{er} août 1972.

collègues de bureau. Commencer par l'évocation de l'état du ciel, ne serait-ce pas une conjuration de la difficulté d'écrire, une façon d'aborder la page blanche par cet élément convenu, extérieur à toute la narration de ce qui va suivre. Extérieur mais nécessaire. Ce serait la formule magique, peut-être le *Sésame ouvre-toi* qui permettrait l'entrée dans l'écriture.

Ou encore : du Temps qu'il fait au Temps qui passe, il n'y a que l'épaisseur d'une ligne : une date, trois mots « *Orangeux dans la soirée* ». L'annonce du temps comme rituel pour entrer dans le blanc, ce serait la formule incantatoire – à ceci près qu'il l'écrit le soir, sa journée de labeur accomplie ! Alors je la verrais plutôt comme mise à distance : Non, je ne vous parle pas de moi, mon *je* ne vous intéresse pas, ne vous regarde pas, je vais vous parler de ce dont nous pouvons parler ensemble : du temps qu'il fait. Voilà comment a été la journée, la mienne, la vôtre. Les lieux-communs météorologiques auraient alors une fonction de reliance, ce serait la clé qui permet d'entrer dans le vif du sujet en prenant en compte l'existence du lecteur, ou d'un interlocuteur. L'élément d'une doxa, ce dont tout le monde a fait l'expérience, comme l'a bien repéré Michel Gheudes :

Dans ces quelques mots anodins, il y a un geste, un pacte. Nous sommes amis. Nous sommes ensemble. Notre relation est pacifique. Nous entretenons des relations de bon voisinage. Ce qui serait terrible, ce serait le silence³.

Désir d'être, de se croire – fût-ce un instant – au monde, dans ce monde contingent et variable ? Conjuraison de la solitude – souhaitée, nécessaire, et parfois si douloureuse – de l'écrivain ?

3. Michel Gheudes *Il y eut un soir, il y eut un matin. Ce fut l'an 01.*